

Res 35343 | 3

LE TIRAGE

OU

LES SORCIERS,

POÈME EN LANGUE AUVERGNATE;

PAR M. J. ROY, DE GELLES, ANCIEN JUGE DE PAIX DU CANTON
DE ROCHEFORT.



CLERMONT,

IMPRIMERIE DE THIBAUD-LANDRIOT,
rue St-Genès, n° 8.

—
1836.

LE TIRAGE OU LES SORCIERS,

POÈME EN LANGUE AUVERGNATE.

NOTA. Il circule plusieurs copies, plus ou moins exactes, de ce petit poème, où l'auteur a fait preuve d'une connaissance parfaite de la langue et des mœurs du pays, et qui, sous ce double rapport, mérite d'être conservé. Nous l'imprimons, de l'agrément de l'auteur, sur une copie faite de sa main, en y joignant une traduction *littérale*, où l'on ne s'attend pas, sans doute, à trouver le naturel, la naïveté et le charme de l'original; mais elle expliquera, aux lecteurs étrangers à l'idiome auvergnat, beaucoup de mots que, sans ce secours, ils auraient peine à comprendre.

Nous avons suivi l'orthographe adoptée par l'auteur. Pour la prononciation, observez ce qui suit :

- 1°. Ne faites aucune liaison d'un mot avec le suivant;
 - 2°. L'*a* final est presque muet au singulier, *una filla*; et très-ouvert, au pluriel, *las fillas*; de même dans *marcha*, *parla*, à l'impératif, il est bref; à l'infinitif, il est long: *marchá*, *parlá*.
 - 3°. Prononcez *ch*, comme *ts*; chacun, *tsacun*; *j*, comme *dz*; jour, *dzou*; *ent*, comme *eint*; souvent, *souceint*;
 - 4°. Le *d* et le *t* se mouillent aussi d'une manière toute particulière et qu'on ne peut figurer.
-

GARÇONS de tous païs, de toutes qualitas,
Chi vous voulez sabeï de bounas veritas,

TRADUCTION LITTÉRALE.

Garçons de tous pays, de toutes qualités,
Si vous voulez savoir de bonnes vérités,

Veniaz vant, écoutaz ce qu'you voule vous dire;
 Cou vous fara chugnâ, mei cou vous fara rire,
 Et que chacun de vous n'en fage son proufit.
 N'y za par tout le monde, et le chimple et le fi;
 Car tau que se creit fi, souveint zest le pus aze :
 Cou se veit tous los jours, le diable me tabaze.
 You voule vous parlâ de *Piarre*, mei de *Jouan*;
 N'y a un que zest le père, et l'autre zest l'efan.
 Vous vous peinsez billau qu'est questiou de mariage,
 Pas do tout, mos amis, s'agit mâ do tirage.
 Par sabei ce que n'est los faut laissâ parlâ,
 Que fayeins-nous de mei mâ de los écoutâ ?

PIERRE.

Eh be, mon paubre Jouan, n'y a pus de badinage,
 Cou est dimeicre que veit que se fait le tirage.
 Y a déjà sept-huet jours qu'you ne sarre pas l'œu ;
 Seis tout fouthimassa, le jour couma la neu,
 Mei la meita do temps you zai l'air tout viadaze,
 Seins sabei ce qu'you dise et mei ce qu'you me faze.

Venez ici, écoutez ce que je veux vous dire,
 Cela vous fera réfléchir, et aussi cela vous fera rire ;
 Et que chacun de vous en fasse son profit.
 Il y en a pour tout le monde, et le simple et le fin ;
 Car tel qui se croit fin, souvent est le plus âne :
 Cela se voit tous les jours, ou le diable me frappe.
 Je veux vous parler de Pierre et de Jean ;
 Il y en a un qui est le père, l'autre est le fils.
 Vous vous imaginez peut-être qu'il est question de mariage,
 Pas du tout, mes amis, il ne s'agit que du tirage.
 Pour savoir ce que c'est, il faut les laisser parler ;
 Que ferions-nous de mieux que de les écouter ?

PIERRE. Eh bien ! mon pauvre Jean, il n'y a plus de badinage,
 C'est mercredi qui vient que se fait le tirage.
 Il y a déjà sept ou huit jours que je ne ferme pas l'œil ;
 Je suis tout tourmenté, le jour comme la nuit,
 Et la moitié du temps j'ai l'air tout viédase,
 Sans savoir ce que je dis ni ce que je me fais.

Faut be essayâ couma nous zo pourains doubâ ,
 Cou me faya be eimei de te veire soudat .
 You ne vale re pus , tombe coum'una bouza ;
 Ta mère , bounagens , n'est guères meux sandouza ;
 Lia se traina be enquéra et fait be ce que pot ,
 Mâ souvent lia pot pas faire ce que lia vot .
 Bei quet trau d'essale , bei que la satadiura ,
 N'y en za pas par long-temps chi guère mei cou diura ;
 Et que la paubra fenna , en te veire parti ,
 Le chagrin , sais chura , me la faya mourî .
 Tiu zaz pas soubre te , chi m'est vis , de maculas ,
 Ni puzeis , ni tirans , ni datreis , ni écrulas ,
 Tiu seis be sanquanet , tiu seis be couma you ,
 Jamais you zai re diu , jamais , grachia au bon Diou !
 Et ta mère ! oh Jésus ! dins son temps de jeonessa ,
 Semblâva un parpaillou.... Qu'est-cou que la veliessa !
 D'aneichi , paubre efant , faut pas pardre un moumeint ,
 Faut charchâ quoque biais par attrapâ do temps .
 Chi poudiaz vi seis meis , d'ati le temps se passa ,

Il faut bien essayer comment nous pourrons l'arranger ;
 J'aurais bien du chagrin de te voir soldat .
 Je ne vau plus rien , je tombe comme une bouze ;
 Ta mère , bonnes gens ! n'est guère mieux portante ;
 Elle se traîne bien encore , et fait bien ce qu'elle peut ,
 Mais souvent elle ne peut pas faire ce qu'elle veut .
 Avec cette méchante courte haleine , et avec cette oppression ,
 Il n'y en a pas pour long-temps , si cela dure davantage .
 Et cette pauvre femme , en te voyant partir ,
 Le chagrin , j'en suis sûr , me la ferait mourir .
 Tu n'as pas sur toi , il me semble , de tare ,
 Ni furoncles , ni ulcères , ni dartres , ni écrouelles ;
 Tu es bien sain et net , tu es bien comme moi ,
 Jamais je n'ai rien eu , jamais , grâce au bon Dieu !
 Et ta mère , ô Jésus ! dans son temps de jeunesse ,
 Semblait un papillon.... Qu'est-ce que la vieillesse !
 Ainsi , pauvre enfant , il ne faut pas perdre un moment ,
 Il faut chercher quelque biais (moyen détourné) pour attraper du
 temps .
 Si tu pouvais avoir six mois , de là le temps se passe ;

Et tau, qu'en disont is, que se chauffa fait plaça.
 Mâ, par avî quet temps, faudria faire seimblant
 Couma chi tiu vouliaz chatâ un remplaçant.
 Chi you zaya le deque m'eimayaya pas guère,
 Mâ le meillou me manqua.

JEAN.

Eh mâ, mon paubre père,
 Par que vous eimayâ ? cou est be mal à propos,
 Faudria be, d'avancei, veire mon liméro.
 Nous sens dins le cantou, chi dizont, cent seissanta,
 Par notre contingeant nous en faut mâ quaranta ;
 Eh be ! quandis n'iyont jusqu'au liméro ceint,
 Los seissanta dareis zauront be liu vais-t'en.

PIERRE.

You convène d'acou ; la proumeira fournâda
 Zest tourjou, chi m'est vis, la proumeira engranâda ;
 Mâ te, sabez-tiu bien de la quo tiu cheraz ?
 Quo zest le liméro que tiu rancontraraz ?

JEAN.

Paubre homme ! vous seïs bou de vous cassâ la têtâ,

Et tel, comme l'on dit, qui se chauffe fait place.
 Mais pour avoir ce temps, il faudrait faire semblant
 Comme si tu voulais acheter un remplaçant.
 Si j'avois le dequoi, cela ne m'inquiéterait guère,
 Mais le meilleur me manque.

JEAN. Et mais, mon pauvre père,
 Pourquoi vous inquiéter ? c'est bien mal à propos ;
 Il faudrait bien, auparavant, voir mon numéro.
 Nous sommes dans le canton, dit-on, cent soixante,
 Pour notre contingent il n'en faut que quarante ;
 Eh bien ! quand ils iraient jusqu'au numéro cent,
 Les soixante derniers auront bien leur va-t-en.

PIERRE. Je conviens de cela ; la première fournée
 Est toujours, il me semble, la première engrenée ;
 Mais toi, sais-tu bien de laquelle tu seras ?
 Quel est le numéro que tu rencontreras ?

JEAN. Pauvre homme ! vous êtes bon de vous casser la tête,

Le tirage , par you , zest coum'un jour de fête.
 You counaïsse do monde , et vous los noumarai,
 Que me faront tirâ le bille qu'you voudrai ;
 You seis chura d'acou , mei you vous en réponde ;
 Mâ çartâ zo faut pas nâ dire à tout le monde.

PIERRE.

Tiu vaz mangeâ ton cas , tei , you zo véze be ,
 Fagea couma voudraz , mâ faraz diable are...

JEAN (*avec un ton d'assurance*).

Vous zo cresez , moun père , eh be m'o saubrez dire ;
 Dimeicre au sei , verrez chi you vous faze pas rire.

PIERRE.

Diou veuille qu'you me trompe ! Hora , digea-me donc
 Quo cou est que t'a proumeis de te faire quet don ?

JEAN.

Sont quatre do cantou , counoïssont la maniéra ,
 Mei sabont quoque re de mei que liu priéra :
 Ya *Guittâ d'Ourchiva , Corps-de-Beu do Deveix ,*
 Le *Vachei chaz Dubois , le Falle de Gioleix ,*

Le tirage pour moi est comme un jour de fête.
 Je connais du monde , et je vous les nommerai ,
 Qui me feront tirer le billet que je voudrai ;
 Je suis sûr de cela , et je vous en réponds ;
 Mais certes il ne faut pas l'aller dire à tout le monde.

PIERRE. Tu vas manger ton cas (argent) , tiens , je le vois bien ,
 Fais comme tu voudras , mais tu ne feras diable rien.

JEAN. Vous le croyez , mon père ; eh bien ! vous me le saurez dire ;
 Mercredi soir vous verrez si je ne vous fais pas rire.

PIERRE. Dieu veuille que je me trompe ! A présent , dis-moi
 donc

Qui c'est qui t'a promis de te faire ce don ?

JEAN. Ils sont quatre du canton , ils connaissent la manière ,
 Et ils savent quelque chose de plus que leur prière :

Il y a *Guittard d'Orcival , Corps-de-Bœuf du Deveix (village) ,*
 Le vacher de chez Dubois , le *Fallet de Gioleix (village)*.

Vous zen souvenez be que par la Pentecôta,
 You nei va l'Ourchiva bei Priest chaz la Charlotta.
 Nous sens d'un même temps, d'ailour zo sabez be,
 Et sens tourjou étas grands amis you bei se.
 Tout le long do chami parlavens do tirage,
 Couma chacun fait be quan n'on zest d'aquel âge.
 Quand zaguetens passa de lei Montachaneix :
 Ente veis-vous, garçons ? veis troubâ le vachei ?
 Nous disseit quoqua fenna, un peu veuilla et boitouza,
 Que zâma tant raillâ, mei zest pas engouniouza ;
 » Vous seis d'aquet tirage ? Oh ! you zo véze be ;
 » Mâ chi Tienne vot bien, vous risquerez pas re.
 » L'autre an notre garçou, que se pela Philippa
 » (Le counaissez billau, demora chaz la Pipa),
 » O zéra couma vous, mei zéra bien marri,
 » Mâ Tienne, Dio marce, l'aguet be tot guari.
 » N'y en za pas re couta, chi n'est quoqua chopina ;
 » Mâ, par ma fe, quet vi pourteit bien medechina.
 » Zéront be cent chinquanta (et you zo zai vediu),

Vous vous souvenez bien qu'à la Pentecôte,
 J'allai à Orcival avec Priest fils de la Charlotte.
 Nous sommes d'un même temps, d'ailleurs vous le savez bien,
 Et nous avons toujours été grands amis moi avec lui.
 Tout le long du chemin nous parlions du tirage,
 Comme chacun fait bien quand on est à cet âge.
 Quand nous eûmes passé au delà de Monte-Chenaix :
 Où allez-vous, garçons ? vous allez trouver le vacher !
 Nous dit quelque femme un peu vieille et boîteuse,
 Qui aime tant jaser, et n'est pas ennuyeuse ;
 Vous êtes de ce tirage ! oh ! je le vois bien ;
 Mais si Etienne (le vacher) le veut bien, vous ne risquerez rien.
 L'année dernière notre garçon, qui s'appelle Philippe,
 Vous le connaissez peut-être, il demeure chez La Pipe (aubergiste
 à Laqueille) ;
 Il était comme vous, et il était bien égaré (embarrassé),
 Mais Etienne, Dieu merci, l'eut bientôt guéri.
 Il ne lui en a rien coûté, si ce n'est quelque chopine ;
 Mais par ma foi ce vin porta bien médecine.
 Ils étaient bien cent cinquante, et je l'ai vu,

- » Mâ moun drole taleit jusqu'au darei partiü.
 » Chi quet dati s'y manqua, qu'en digia la Michelle,
 » Cregeas-me, you, faut pas que narma pus s'en mêle.
 » Chi you vous parle d'acou, cou est par voutre bounheu;
 » Par you, m'en reveit pas ce que fait mau dins l'œu.
 » — Grand marcei, dissei-you, vous seis na brava fenna.
 D'abord sourtei ma boursa, en tout que chiage tenna :
 » — Mos amis, disseit lia, you vous damande re,
 » Nous zens do pau, dos lâ, dos bignis, Dio marce;
 » N'y a be que n'ont pas tant (seibe churada) en França;
 » Mei dépeu quoque temps manquens pas de pidañça;
 » Notra vacha garella a lâcha le vedet,
 » Mei n'aurens n'autr'à terme à la Saint-Guarnabet;
 » D'aneichi, mos amis, gardaz votras centimas,
 » Cou vous fara besoin par payâ las chopinas;
 » Car, couma bien souvent, dit Josei chaz Padraux,
 » N'on fait mâ l'omeletta en cassant dos cacos.
 » Seis-vous pas de va Gilla, ou be de la parocha?
 » — Sens be, dissettens-nous. — Vous zeis na fiéra clochal

Mais mon drôle attela jusqu'au dernier tron. (1)
 Si celui-là s'y manque, comme disait la Michelle,
 Croyez-moi, il ne faut pas que personne plus s'en mêle.
 Si je vous parle de cela, c'est pour votre bonheur;
 Pour moi il ne m'en revient pas ce qui fait mal dans l'œil.
 Grand merci, dis-je, vous êtes une brave femme.
 D'abord je sortis ma bourse, quoiqu'elle soit plate:
 Mes amis, dit-elle, je ne vous demande rien,
 Nous avons du pain, du lard, des beignets, Dieu merci;
 Il y en a bien qui n'en ont pas tant, je suis assurée, en France,
 Et encore depuis quelque temps nous ne manquons pas de pitance;
 Notre vache Garelle a lâché le veau,
 Et nous en aurons une autre à terme à la St. Barnabé;
 Ainsi, mes amis, gardez vos centimes,
 Ça vous fera besoin pour payer vos chopines;
 Car, comme bien souvent, dit Joseph chez Perdraux,
 On ne fait l'omelette qu'en cassant les œufs.
 N'êtes-vous pas de Gelles ou bien de la paroisse?
 Nous en sommes, dîtes-nous. — Vous avez une fière cloche!

» Nous l'entendens d'eichi, pas tourjours, mâ souvent,
 » Quand le temps zest tranquille et que fait pas de vent.
 » Mâ vous zen voulez na, faut pas qu'you vous retage.
 » Ane, pourtaz-vous bien; bonjou, mei bon vouyage.
 » — Bonjou, brava feuna, bonjou, mei grand marcei,
 » Chi vous troubens tantot, nous vous direns bonsei.
 Quand zaguettons quitta la paubra veuilla mère,
 You dissei d'à Priétou : « Eh be, qu'anens-nous faire ?
 » Lei faut passa, chi dit, d'un air affecciona,
 » D'aillou cou élongea pas par nâ va l'Ourchiva,
 » Nous verrens chi o nous fait quoqua bouna proumessa;
 » Cherens be prou d'aboura enquérâ par la messa :
 » Chi cou fait pas de be, cou fara pas de mau ;
 » Nous risquens pas chacun una liora de piau.
 » — Zo voulez ? dissei-you : *En avant, portez arme.* »

PIERRE.

Tiu seis tout déchida; tant vaudria be un gendarme.

JEAN.

Diablezot ! mâ sabia que n'avens mâ va Gioux,

Nous l'entendons d'ici, pas toujours, mais souvent,
 Quand le temps est tranquille et qu'il ne fait pas vent.
 Mais vous voulez vous en aller, il ne faut pas que je vous retarde.
 Allons, portez-vous bien; bonjour et bon voyage.
 Bonjour, brave femme, bonjour, et grand merci;
 Si nous vous trouvons ce soir nous vous dirons bon soir.
 Quand nous eûmes quitté la pauvre vieille mère,
 Je dis à Priest : Eh bien ! qu'allons-nous faire ?
 Il faut y passer, dit-il, d'un air préoccupé,
 D'ailleurs cela n'allonge pas pour aller à Orcival,
 Nous verrons s'il nous fait quelque bonne promesse;
 Nous serons encore d'assez bonne heure pour la messe :
 Si cela ne fait pas de bien, cela ne fera pas de mal;
 Nous ne risquons pas chacun une livre de cheveux.
 Tu le veux ? dis-je : *en avant, portez arme !*

PIERRE. Tu es tout décidé : tant vaudrait un gendarme.

JEAN. Diablezot ! mais je savais que nous n'allions qu'à Gioux,

Et chi is s'y chiout battins zauya rassa do thiou.
 Faut pas trop se vantâ ; d'aillou quet que se vanta
 Zest dos cops le proumei par prene l'épouvanta.
 Quand ribettens va Gioux, dins le mêma moument,
 Un drôle nous saguet veire son bâtiment:
 Par nâ dins sa maisou faut travarsâ l'étable.
 Père, you vous réponde, o lei za quoque diable!
 D'avancei que d'entrâ peitettens be long-temps,
 Cou lei fagia be un bru, cou menâve be un train....
 Un co dins la maisou tout fuguet bien tranquille ;
 Troubettens le vachei que ligia l'évangile.
 » — Bonjour, Tienne, bonjou, Diou sauve le bethio!
 » — Mei vous, chi dit, bonjou, Diou vous garde de mau!
 » — Diou nous garde de mau ! cou est bien dit, paubre
 » Tienne,
 » Mâ quand le mau y zest, cou changea be d'antienne.
 » Nons sens d'aquet tirage, et zens pau d'y tombâ,
 » Cou est re mâ par acou que vous venens trouba,
 » Et sens tant foutilla, vegeas-ti notre affaire ;
 » Nous faut randre sarvice, et vous zo poudez faire.

Et si on s'y était battu j'aurais reculé du....
 Il ne faut pas trop se vanter ; d'ailleurs celui qui se vante
 Est quelquefois le premier à prendre l'épouvante.
 Quand nous arrivâmes à Gioux, dans le même moment,
 Un drôle nous fit voir son bâtiment (celui du vacher) :
 Pour aller dans la maison il faut traverser l'étable.
 Père, je vous en répons, il y a quelque diable !
 Avant que d'entrer nous attendîmes bien long-temps,
 Il y faisait un bruit, on y menait un train....
 Une fois dans la maison, tout fut bien tranquille ;
 Nous trouvâmes le vacher qui lisait l'évangile.
 Bonjour Etienne, bonjour : Dieu sauve le bétail !
 Et vous, dit-il, bonjour ; Dieu vous garde de mal !
 Dieu nous garde de mal ! c'est bien dit, pauvre Etienne,
 Mais quand le mal y est, cela change bien d'antienne.
 Nous sommes du tirage prochain, et nous avons peur d'y tomber,
 Ce n'est que pour cela que nous venons vous trouver,
 Et sans tant de détails voilà notre affaire ;
 Il faut nous rendre service, et vous pouvez le faire.

- » Nous vous connaissons be, mei dins tous los païs ,
 » Ente que chia que chia , vous drayont pas los chis.
 » Fageaz-vous bien payâ , qu'en dit notre vicari ,
 » Touta pena d'au moins merita son salari.
 » — Oh ! pardei , disseit-o , nous sens pas soubre ati.
 » D'ente seis-vous , garçons ? seis-mâ de parati ?
 » — Nous sens pas de bien loin , nous sens mâ de va Gilla.
 D'abord o se pointeit tout dreit couma na quilla :
 » — Que fait donc l'ancien juge ? Ah ! qu'aquet gaillâ
 » vaut pau !
 » You le remarchie pas chi o m'a pas fait de mau ,
 » Cou est mâ qu'a pas poudu , car n'ayia bien l'envegea ;
 » Mâ notre rei nouvet y a fait quitta la regea ;
 » N'y a be mei couma se..... ; enfin cou est be tequ'un.
 » — Le rancurez donc pas ? — Non pas , le diable l'un ;
 » Mâ laissens faire acou , parlens de votre affaire.
 » Vous voudriaz pas lâchâ la quoua de votre araire ?
 » Oh ! you zo veze be , imbei le grachia de Diou ,
 » Vous en tirarei be , chi dépend mâ de you.

Nous vous connaissons bien , et dans tous les pays ,
 En quelque part que ce soit , on ne lance pas les chiens après vous.
 Faites-vous bien payer , comme dit notre vicaire ,
 Toute peine du moins mérite son salaire.
 Oh ! pardieu , dit-il , nous n'en sommes pas sur cela.
 D'où êtes-vous , garçons ? vous êtes de par là ?
 — Nous ne sommes pas de bien loin , nous ne sommes que de
 Gelles.
 D'abord il se leva tout droit comme une quille :
 Que fait donc l'ancien juge ? Ah ! que ce gaillard vaut peu ! (2)
 Je ne le remercie pas s'il ne m'a pas fait de mal ,
 C'est parce qu'il n'a pas pu , car il en avait bien l'envie ;
 Mais notre roi nouveau lui a fait quitter la raie (sillon) ;
 Il y en a bien d'autres comme lui ; enfin , c'est bien tant mieux.
 — Vous ne le regrettez donc pas ? — Non pas , par ma foi !
 Mais laissons faire cela , parlons de notre affaire.
 Vous ne voudriez pas lâcher la queue de votre araire ?
 Je le vois bien ; avec la grâce de Dieu ,
 Vous vous en tirerez bien si cela ne dépend que de moi.

- » Mâ (vegeaz-ti, garçons), nous sens quatre confréreis
- » Dins tout notre cantou par faire quos affaires.
- » Y za you hei *Guitta, Corps-de-Beu, le Falle* ;
- » Faut que cheagens tous quatre, un tout soul faya re.
- » Vous sabez que las loix changeont souvent en França,
- » Et cou notre a changea par la feira d'Auzança.
- » Nous zavens notre chef que zest d'aquet pais,
- » Et quand o nous coumanda, o nous faut obai.
- » D'aillour o za razou, têtas vaut mieux que têtâ,
- » Et le cura tout soul fait pas l'aigua beneita.

(*Il regarde sa pendule.*)

- » Et la messa, garçons ? s'en veit temps d'y pensâ.
- » Enguettaz le reloge, est la deix moins un quâ ;
- » Ane, dépêchaz-vous, naz-vous-en tout de sêgua.
- » Deichi va l'Ourchiva y a be una dimé-lêgua ;
- » Mos confréreis lei sont, et par aquet mouyen,
- » You vau veni, mei tout, cou se rancontra bien.
- » Naz-vous-en los proumeis, mâ surtout preniâz garda
- » Que narma sache re de ce que nous regarda.

Mais voyez-vous, garçons, nous sommes quatre confrères
Dans tout notre canton pour faire ces affaires.
Il y a moi, avec Guittard, Corps-de-Bœuf, le Fallet ;
Il faut que nous soyons tous quatre, un seul ne ferait rien.
Vous savez que les lois changent souvent en France,
Et ça nôtre à changé à la foire d'Auzance.
Nous avons notre chef qui est de ce pays,
Et quand il nous commande, il nous faut obéir.
D'ailleurs il a raison, plusieurs têtes valent mieux qu'une ;
Et le curé tout seul ne fait pas l'eau bénite.
Et la messe, garçons ? il s'en va temps d'y penser.
Regardez l'horloge, il est dix heures moins un quart ;
Allons, dépêchez-vous, allez-vous-en tout de suite.
D'ici à Orcival il y a bien une demi-lieue ;
Mes confrères y sont, et par ce moyen,
Je vais venir aussi, cela se reucontre bien.
Allez-vous-en les premiers, mais surtout prenez garde
Que personne sache rien de ce qui nous regarde.

» En arribant , n'irez chaz Michel tout à dreit ;
 » Cou est notre cabare , vis-à-vis le bouchei.
 » Cou est tant de brave monde , et zamont la pachiença ;
 » Mei quand cou est par compta , comptont bien en con-
 » chiença.
 » Se , cou zest un homme d'eime , et que couneit las loix ;
 » Vous parla be franceis , mâ compreit le patois.
 » Vous farez prepara , qu'en dizont is , los vioreis ;
 » Mâ surtout de bon vi par détreni los bouéreis.
 » De suite après la messa , et couma fait tant chaud ,
 » Direz de nous boutâ dins la chambra d'en n'haut ;
 » Que chiagens mâ tout soulds , couma que chi ya que vire :
 » Mâ Michel zo sa be , n'ez pas besoin d'o dire. »
 Nous zen ettens d'abord , mei marchavens pas mau ;
 Nous fouguet pas grand temps par nâ va Sanimaux ;
 D'ati va l'Ourchiva n'y a mâ na davalada.

PIERRE.

D'un petit étombet tiu fazeis na guillada.
 Counaisse quet chamei y a mei de chinquante ans ,

En arrivant vous irez chez Michel tout droit ;
 C'est notre cabaret , vis-à-vis le boucher.
 C'est tant de brave monde , ils aiment la patience (paix) ;
 Et quand c'est pour compter , ils comptent bien en conscience.
 Lui , c'est un homme d'esprit , et qui connaît les lois ;
 Il vous parle en français , mais comprend le patois.
 Vous ferez préparer , comme l'on dit , les vivres ;
 Mais surtout du bon vin pour chasser la poussière.
 De suite après la messe , et comme il fait tant chaud ,
 Vous direz de nous mettre dans la chambre d'en haut ;
 Que nous soyons tout seuls , quelque chose qu'il arrive :
 Mais Michel le sait bien , vous n'avez pas besoin de le dire.
 Nous nous en fîmes d'abord , et nous ne marchions pas mal ;
 Il ne nous fallut pas long-temps pour aller à Seynimaud ;
 De là à Orcival il n'y a qu'une descente.

PIERRE. D'un petit touche-bœuf tu fais une longue aiguillade.
 Je connais ce chemin il y a plus de cinquante ans ,

Voulez montrâ ton père à faire los éfans.
 Ane, dépêcha-te, fageas pus tos miraclis,
 Tiu me fasez languî bei tonta quos chinaclis;
 Et vaudria-t-o pas mei de dire tout d'un co.
 « Neittens va l'Ourchiva, faguettens cou mei co.
 Me fasez souvenî do chimple de Bourgeada,
 D'un petit prounelou n'en fagia na gourgeada,
 Et par nâ va Briffons nava faire le tou
 Va *Peumot*, va *Boucaud*, et va los *Bessaoudoux*.
 D'aneichi, paubre fant, bei toutas tas figornas,
 Tu fayaz be entipâ le diable embei sas cornas.
 Le temps me diura trop de n'en veire la fi;
 Dota-me quel émei, paubre Jouan, mon ami.

JEAN.

You vous fâse languî, cou est bien vrai, paubre père,
 Convéne be d'acou, mâ poude pas mei faire.
 You sab que vous m'amez, mei you zo véze be,
 Et (vous zo poudez creire) you vous zame étabe:
 Vous zamaya be mei, chi ma mèra éra veouva,

Tu veux montrer à ton père à faire les enfants.
 Allons, dépêche-toi, ne fais plus tes miracles,
 Tu me fais languir avec tous tes détails inutiles;
 Et ne vaudrait-il pas mieux de dire tout d'un coup,
 Nous fûmes à Orcival, et nous fîmes comme ça.
 Tu me fais souvenir du foa de Bourgeade,
 D'une petite prunelle il en faisait une gorgée,
 Et pour aller à Briffons il allait faire le tour
 A Peumot, à Boucaud, et aux Bessaoudoux.
 Ainsi, pauvre enfant, avec toutes tes balivernes,
 Tu ferais enrager le diable avec ses cornes.
 Le temps me dure trop d'en voir la fin;
 Ote-moi ce souci, pauvre Jean, mon ami.

JEAN. Je vous fais languir, c'est bien vrai, pauvre père;
 Je conviens bien de ça, mais je ne peux pas mieux faire.
 Je sais que vous m'aimez, et je le vois bien;
 Et, vous le pouvez croire, je vous aime aussi-bien:
 Je vous aimerais bien plus si ma mère était veuve,

(Qu'en digia le garçon do soudat de Bajouva).
 Père, vous pensez be que, chi you vous dise acou,
 Ma pensâda y zest pas, mei cou est pas tout de bou ;
 D'aillou vous sabez be ce que parlâ vot dire ;
 Faut be de temps en temps dire le mou par rire.
 Hora, chi vous voulez qu'you vous dise la fi,
 Me décourompez pas, quand chiya mâ d'ati ati.
 Nous neittens chaz Michel, troubettens la maitressa
 Que se regichiya be par nâ ogî la messa.
 La charventa fagia, chi m'est vis, dos girauds,
 Et Michel tetâva embei quoqueis brayauds.
 » — Bonjour, dissettens-nous, quand cei chiyaz quaranta.
 » — Oh ! oh ! disait Michel, s'en manquâ mei de tranta.
 » — Cou est vous que seis le maitre, you counaisse be acou,
 » Bei votre parmichiou voulens vous dire un mou :
 » — *C'est pour me consulter*, chi dit, *dans quelqu'affaire*,
 » *Dans l'instant, mes amis, je vais vous satisfaire.*
 O nous faguet montâ dins la chambra d'en n'haut,
 Nous parlâva de lois, de jugéis, de défaut,

Comme disait le garçon du soldat de Bajouva.
 Père, vous pensez bien que si je vous dis cela,
 Ma pensée n'y est pas, et ce n'est pas tout de bon ;
 D'ailleurs vous savez bien ce que parler veut dire ;
 Il faut de temps en temps dire le mot pour rire.
 Maintenant si vous voulez que je vous dise la fin,
 Ne m'interrompez pas, quand ce ne serait que de là à là.
 Nous allâmes chez Michel, nous trouvâmes la maitresse
 Qui s'arrangeait bien pour aller entendre la messe.
 La servante faisait, il me semble, des girauds (3),
 Et Michel tetait (buvait) avec quelques brayauds.
 Bonjour, dîmes-nous, quand vous seriez ici quarante.
 Oh ! dit Michel, il s'en manque plus de trente.
 C'est vous qui êtes le maitre, je connais bien cela.
 Avec votre permission, nous voulons vous dire un mot :
C'est pour me consulter, dit-il, *en quelque affaire.*
Dans l'instant, mes amis, je vais vous satisfaire.
 Il nous fit monter dans la chambre d'en haut ;
 Il nous parlait de lois, de juges, de défauts (jugements par défaut),

D'enquêta, de transport, et d'expert, et d'arbitre ;
 You dissei tout de co : « Laissons-ti quet chapitre ,
 » Nous cei seûs pas vengus par tous quos matériaux ;
 » Fageas-nous bien dinâ, cou est tout ce qu'o nous faut.
 » Bien sarvi, bien paya, *vegeaz-ti notre affaire* ,
 » Et par aquet mouyen *poudez nous satisfaire*.
 » Nous cheren seix ; d'abord y za nous autres doux ,
 » *Le vachei, bei Guittâ... — C'est assez, taisez-vous.*
 » *Je connais votre cas, ainsi soyez tranquille ;*
 » *Car vous serez chez moi comme on est en famille ;*
 » *Je vous ferai placer à cette table-là,*
 » *Vous serez seuls, et rien ne vous dérangera.*
 » — Cou est bien dit, dissei-you, mâ faut que la maitressa
 » Prépare le dinâ de suita après la messa.
 » Que y age de bou vi, bou fricot, mâ surtout
 » Nous fagez pas mangeâ, dissei-you, de miaroux.
 » — *Tu crois avoir affaire avec la Chabanotte ;*
 » *Apprends que mon hôtel n'est pas une gargotte.*
 You couneguai be alors qu'a cou l'aya chouqua ,

D'enquêtes, de transport, et d'experts, et d'arbitres ;
 Je lui dis tout à coup : Laissons là ce chapitre,
 Nous ne sommes pas venus pour tous ces matériaux ;
 Faites-nous bien dîner, c'est tout ce qu'il nous faut.
 Bien servi, bien payé, voilà notre affaire,
 Et par ce moyen vous pouvez nous satisfaire.
 Nous serons six : d'abord il y a nous autres deux,
 Le vacher, avec Guittard ;... *C'est assez, taisez-vous,*
Je connais votre cas, ainsi soyez tranquille ;
Car vous serez chez moi comme on est en famille ;
Je vous ferai placer à cette table-là,
Vous serez seuls, et rien ne vous dérangera.
 C'est bien dit, dis-je, mais il faut que la maitresse
 Prépare le dîner de suite après la messe.
 Qu'il y ait du bon vin, bon fricot, mais surtout
 Ne nous faites pas manger, lui dis-je, de l'ànon.
Tu crois avoir affaire avec la Chabanotte ;
Apprends que mon hôtel n'est pas une gargotte.
 Je connus bien alors que ça l'avait choqué ;

O prenguet , sens lâchâ , treis presas de taba.
 Son naz zéra grouloux, nei couma de la pegea ;
 O semblâva un môtou que za diu la mouregea ;
 Tourjou s'éparmenâva, en demenant los bras :
 » *Du miaroux ! du miaroux !* et jurâva tout bas.
 You fuguei bien fâcha d'avî dit la parola ,
 You m'approchei de se , le trappei par l'épaula :
 » Ane, mouchu Michel, pensea pus près quet mou ,
 » Et chi you vous ai manqua, vous damande pardou ;
 » Cregia mâ bounament de faire un badinage ;
 » You zâme gazaillâ , d'ailleurs cou est de mon âge.
 » Laissons-ti quet chysthême , ane , éveillaz-vous,
 » Et par faire l'acco, vous dinerez bei nous. »
 Le pegant peiteit pas qu'i zo tournessa dire .
Je le veux bien, chi dit ; près coumenceit de rire.
 Alo, le darrei co de la messa souneit ,
 La maitressa mounteit par changeâ de gouneit ,
 Mouchu Michel disseit : « *Passons dans la cuisine* ,
 » *Et pour faire la paix je veux payer chopine* ;

Il prit, sans lâcher, trois prises de tabac.
 Son nez était crotté, noir comme de la poix ;
 Il ressemblait à un mouton qui a eu la..... (4)
 Toujours il se promenait en agitant les bras :
 De l'anon ! de l'anon ! et il jurait tout bas.
 Je fus bien fâché d'avoir dit la parole ,
 Je m'approchai de lui , je le pris par l'épaule :
 Allons, monsieur Michel, ne pensez plus à ce mot ,
 Et, si je vous ai manqué, je vous demande pardon ;
 Je croyais bonnement de faire un badinage ;
 J'aime à plaisanter (gouailler), d'ailleurs c'est de mon âge.
 Laissons-là ce système, allons, réveillez-vous,
 Et, pour faire l'accord, vous dinerez avec nous.
 Le coquin n'attendit pas que je lui disse une seconde fois :
Je le veux bien, dit-il ; après il commença de rire.
 Alors le dernier coup de la messe sonna,
 La maîtresse monta pour changer de cotillon ;
 Monsieur Michel dit : *Passons dans la cuisine* ,
Et, pour faire la paix je veux payer chopine ;

» *Vous goûterez mon vin, et dans tout Orcival,*
» *Je parirais mon cou qu'il n'est pas son égal.*
Mei, ma fe, creze be qu'o se trompâva guère.

PIERRE.

Eh ! mon Diou ! paubre éfant, que t'a donc fait ton père ?
Y a déjà chi long-temps que me fasez tranchi,
Tiu fayaz be enrageâ los saints dos paradis :
Te zo zai déjà dit, mei te zo torne dire,
Et cregeaz pas surtout qu'a cou chiyage par rire.
Que me font ton dinâ, ton vi, mei ton fricot ?
You te demande pas quo za paya l'écot.
Zai déjà quagement mon sadou d'énigença,
A la fi me faraz pardre la pachiença ;
Bei tous tos complimens et tous tos grands discoux,
T'envouyarai be tôt, chi m'est vis, faire fou....

JEAN.

Vous zempacheintez pas, eh be, mon paubre père,
You vau vous racounta la fi d'aquella affaire :
Quand zaguettens dinâ suivant notre plazei,

Vous goûterez mon vin, et dans tout Orcival,
Je parirais mon cou qu'il n'a pas son égal.
Et, ma foi, je crois bien qu'il ne se trompait guère.

PIERRE. Et mon Dieu, pauvre enfant, que t'a donc fait ton

père ?
Il y a déjà si long-temps que tu me fais languir,
Tu ferais bien enrager les saints du paradis :
Je te l'ai déjà dit, et je le dis encore,
Et ne crois pas surtout que ce soit pour rire.
Que me font ton dîner, ton vin et ton fricot ?
Je ne te demande pas qui a payé l'écot.
J'ai déjà presque mon soul d'ennui,
A la fin tu me ferais perdre la patience ;
Avec tous tes compliments et tous tes grands discours,
Je t'enverrai bientôt, il me semble, faire fou...

JEAN Ne vous impatientez pas. Eh bien ! mon pauvre père,
Je vais vous raconter la fin de cette affaire :
Quand nous eûmes diné suivant notre plaisir,

Le proumei que parleit cou fuguet le vachei :

« Cou est pas le tout, chi dit, d'avî rampli sa pansa ,
 » Nous zens diu bon fricot, bon vi , bouna pidança ;
 » Hora , chi fasens bien , et sens tant bataillâ ,
 » Par quos braveis garçons nous faudra travaillâ ;
 » Virens-nous de couta , passens va quela armoira ,
 » Nous délibèrèrens d'après notre grimoira . »

Guitta sourteit son libre et le vachei le siou ,
 Los autrés sabount pas mei lire que mon thiou .
 Cou est pas ti l'embarras , pialiavont bien tous quatre ,
 Mei veguei be un moument qu'érount près de se battre .
 Pouguei pas tout à fait comprenne lius propos ,
 Mâ pourtant couneguai qu'ils zeront pas d'acco .
 Nous autreis , dins quet temps , quittetens pas la taula ,
 Et Michel aya soin d'arrouzâ la parola .
 Domentre qu'is fagiount ensemble liu trafi ,
 Nous chantitens quément duas bouteillas de vi ;
 Et do taba ! Michel faguet be de maniéra
 Que , pendent le dinâ , chabeit sa tabatiéra .

Le premier qui parla ce fut le vacher :

Ce n'est pas le tout, dit-il, d'avoir rempli sa panse,
 Nous avons eu bon fricot, bon vin, bonne pitance ;
 A cette heure, si nous faisons bien, et sans tant batailler,
 Pour ces braves garçons il nous faudra travailler ;
 Mettons-nous de côté, passons vers cette armoire,
 Nous délibérerons d'après notre grimoire .
 Guittard sortit son livre, et le vacher le sien,
 Les autres ne savent pas mieux lire que mon c...
 Ce n'est pas là l'embarras, ils piaillaient tous quatre,
 Et je vis bien un moment qu'ils étaient près de se battre,
 Je ne pus pas tout à fait comprendre leurs propos,
 Mais pourtant je connus qu'ils n'étaient pas d'accord .
 Nous autres, pendant ce temps, ne quittâmes pas la table,
 Et Michel avait soin d'arroser la parole .
 Tandis qu'ils faisaient ensemble leur trafic,
 Nous gâtâmes (bûmes) presque deux bouteilles de vin ;
 Et du tabac, Michel fit bien de manière
 Que pendant le dîner il finit sa tabatière .

Cou est vrai que le Falle i judeit un bon pau ;
 Bei son œu de travea quel obrei vait pas mau :
 Par beore et par chignâ le coupiyayaz pas guère.
 Mâ, çartâ, par chiquâ cou est Guittâ qu'est le père.
 Enfi, quand le conseil zaguet délibera ,
 Qu'aguet bien calcula , mejura , poundéra ,
 A força de braillâ zayount preis la pepida ;
 La tabla , par bounheu , zéra pas dégarnida ,
 Se tournettont crecha , mei soubre l'endarei ,
 S'en tiravont chi bien çouma de l'emproumei ;
 Quand Guittâ zaguet bien tourna farchi sa bigna ,
 Begu quoqua loussada do mergue de la vigna :
 « Mos amis , disseit o , nous vous fazens tranchi ,
 » Cou est bien vrai , mâ poutant faut be un pau réfléchi
 » Dins tout ce que n'on fait , surtout par quos affaireis ;
 » Car nostra loi nous dit d'agi couma dos péreis ;
 » Nous vous conchidérens couma notreis éfans ;
 » En faire d'autrament , chiyens mâ dos arbalans .
 » Cou est pas le tout d'avî dos talens , de la chiença ,

Il est vrai que le Fallet lui aida bien un peu ;
 Avec son œil de travers cet ouvrier ne va pas mal :
 Pour boire et priser vous ne le copieriez guère.
 Mais certes pour chiquer (manger) c'est Guittard qui est le père.
 Enfin, quand le conseil eut délibéré ,
 Qu'il eut bien calculé, mesuré, pesé ,
 A force de brailler ils avaient pris la pépie ;
 La table , par bonheur , n'était pas dégarnie ,
 Ils se remirent à la crèche (à la table), et sur la fin
 Ils s'en tiraient aussi-bien comme au commencement.
 Quand Guittard eut bien de nouveau farci sa ruche (son estomac),
 Et bu quelques pleines tasses (verres) du petit lait de la vigne :
 Mes amis , dit-il , nous vous faisons languir ,
 C'est bien vrai , mais partout il faut un peu réfléchir
 Dans tout ce que l'on fait , surtout dans ces affaires ;
 Car notre loi nous dit d'agir comme des pères ;
 Nous vous considérons comme nos enfants ;
 En faisant autrement nous ne setions que des charlatans .
 Ce n'est pas tout d'avoir du talent , de la science ,

» Faut toujours travaillâ suivant sa conchiença.
» Le temps diot vous diura de sabeï votre sôrt ,
» Le conseil m'a chargea de faire le rapport.
» Me laissez mâ chabâ ce que zest dins ma tassa ,
» De suitea vous dirai couma tout cou se passa.
» Michel zest pas de trop , d'aillou cou est notre
» ami ,

» O vot pas repetâ ce que se passa eichi. »

Et Michel se pointeit : « *Si l'on m'en croît capable ,*
» *Dans l'instant, disseit-o, je vais quitter la table.* »

Narma disseit grand chosa, o se tourneit grela ,

Et en beore écouteit parlâ le grand Guitta.

Quo lingua a quet Guittâ? le prendriaz par un prêtre ,

Cou me trompaya bien chi quel homme éra traître ;

O za be un air mitoux ; tenez, pa l'achura ,

Dins son parlâ diyaz qu'a cou est notre cura.

PIERRE.

Dize pas que nou , mâ par la conchiença

You créze be que y age un pau de differença.

Il faut toujours travailler selon sa conscience.

Le temps doit vous durer de savoir votre sort ;

Le conseil m'a chargé de faire le rapport.

Laissez-moi achever ce qui est dans ma tasse ,

De suite je vous dirai comment tout se passe.

Michel n'est pas de trop ; d'ailleurs c'est notre ami ,

Il ne veut pas répéter ce qui se passe ici.

Michel se lève tout droit : *Si l'on m'en croît capable ,*

Dans l'instant, dit-il, je vais quitter la table.

Personne ne dit grand chose , il se remet à sa place ,

Et en buvant écoutea parler le grand Guittard.

Quelle langue que ce Guittard ! vous le prendriez pour un prêtre ,

Cela me tromperait bien si cet homme était traître ;

Il a bien un air doux ; tenez , pour l'assurer ,

Dans son parler vous diriez que c'est notre curé.

PIERRE. Je ne dis pas non , mais pour la conscience
Je crois bien qu'il y a un peu de différencèe.

JEAN.

Oh ! queite co , çarta , vous laisse dire acou ;
 Notre cura zest be un dos proumeis do cantou ,
 Mei , sabe pas quaiment chi dins le diocèse.....

PIERRE (*avec effroi*),

Bon Jésus ! qu'ai-you fait de levâ quela thèse ?
 N'en chabarens jamais. Ah ! mon Diou , ah ! mon Diou !
 N'y enza par tout le jour. Paubra ! que farai-you ?

JEAN (*avec humeur*).

Père , dos cops que ya vous seis prou razounable ,
 Mâ , dins queite moument , vous seis be insupportable ;
 Faut be que tout se fage en seigre la razou ,
 Et par levâ los blads faut peitâ la sazou.
 Chi you vous digia pas tout , vous fayiaz be la trougna ,
 Et me charchayiaz be enquéra quoqua rougna.
 Cou chiya pas you d'o dire ; oui , mâ sens plasantâ ,
 Non sa pas bounament couma vous contenta.
 Excusaz-me , chi o plait , chi you parle de la sorta ,
 Mâ la dépachiença à la fi me transporta.

JEAN. Oh ! pour cette fois certainement je vous laisse dire cela ;
 Notre curé est bien un des premiers du canton ,
 Et je ne sais pas même si dans le diocèse.....

PIERRE. Bon Jésus ! qu'ai-je fait de soulever cette question ,
 Nous n'en finirons jamais , ah ! mon Dieu , ah ! mon Dieu !
 Il y en a pour tout le jour ; malheureux ! que ferai-je ?

JEAN. Père , quelquefois vous êtes assez raisonnable ,
 Mais dans ce moment vous êtes bien insupportable ;
 Il faut que tout se fasse en suivant la raison ,
 Et pour lever les blés il faut attendre la saison.
 Si je ne vous disais pas tout , vous feriez la grimace ,
 Et vous me chercheriez bien encore quelque mauvaise chicane.
 Ce ne serait point à moi de le dire , oui , mais sans plaisanter ,
 On ne sait pas bonnement comment vous contenter.
 Excusez-moi , s'il vous plaît , si je vous parle de la sorte ,
 Mais l'impaticence à la fin me transporte.

Peuque vous zo voulez , cou est chaba par ati,
 Et dins quoqueis doux mouts vous vau counta la fi.
 Le conseil fuguet pas d'accord dins son audiança ,
 Un de is devia nâ de sûita var Auzança ,
 Par nâ troubâ le chef, afi de déchida
 Le quo zaya razou , le vachei ou Guittâ ;
 Is zéront de mécord soubre quoque chapitre,
 Et quand cou est couma cou, cou est le chef qu'est l'arbitre.
 Guittâ fuguet chogi par nâ faire quet tour ,
 Parteit le lendouma duas huras davant jour.
 N'en poudiont pas chogi d'autre plus convenable ;
 Quet gaillâ zest be gros , mâ marcha couma un diable.
 Quet voyage couteit d'à Prietou mei d'ayou
 Chacun notreis deiz francs.... A la garde de Diou !
 Cou est be égal , et par faire na besougna que vailla ,
 Faut pas toujours charchâ las neiras dins la pailla.
 Notre dinâ couteit be à peu près presqu'autant ,
 Et Tienne le vachei que los vantâva tant !
Cou est tant de brave monde, et zamont la pachiença,

Puisque vous le voulez , c'est fini par là ,
 Et dans quelques deux mots je vais vous conter la fin :
 Le conseil ne fut pas d'accord dans son audience ,
 Un d'eux devait aller de suite à Auzance (5) ,
 Pour aller trouver le chef, afin de décider
 Lequel avait raison du vacher ou de Guittard.
 Ils n'étaient pas d'accord sur quelque chapitre ,
 Et quand c'est comme cela c'est le chef qui est l'arbitre.
 Guittard fut choisi pour aller faire ce tour (ce voyage) ;
 Il partit le lendemain deux heures avant jour.
 Ils ne pouvaient pas en chercher d'autre plus convenable :
 Ce gaillard est bien gros , mais il marche comme un diable.
 Ce voyage coûta à Prieston et à moi
 Chacun nos dix francs... A la garde de Dieu !
 C'est bien égal , et pour faire une besogne qui vaille ,
 Il ne faut pas toujours chercher les puces dans la paille.
 Notre dîner coûta à peu près presque autant ,
 Et Etienne le vacher qui les vantait tant !
 C'est tant de brave monde ! ils aiment la patience ,

Mei quand cou est par compta, comptont bien en conchiença.

Que le diable t'en crêbe, un dinâ dex-huet francs !

Me les traparont pus, quand you vioya cent ans.

La semâna d'après, you m'en nei va l'audiança ;

Vous savez be par que (bei Jubeâr Chaz-Fayença).

You vau troubâ Guittâ : « Ah ! dissei, mon ami ,

» Nous nous quittarens pas sens nâ goutâ le vi. »

Guittâ zéra témoin, se fagia quoqn'enquêta ;

Quand zaguet déposa, nettens chaz la Malletta ;

Nous dinettens fort bien par mos chinquante sos :

Zaguettens do bulli, do ragout, mei dos zio's.

Parlettens de l'affaire, en nous boutant à tabla,

Mâ Guittâ me disseit que lia zéra immanquabla,

Et qu'o me zo diya quand le temps chia vendiu,

Mâ que dins le moument cou yéra défendi.

» Veniaz-vous-en, disseit, bei votre camarada,

» Le mati do tirage, après vostra levada.

» En parti de chaz vous, vous seignerez treis cops

» De la ma mansa, en dire *Arabararaco*.

Et quand c'est pour compter, ils comptent en conscience.

Que le diable te crève, un dîner dix-huit francs !

On ne m'y rattrapera plus quand je vivrais cent ans.

La semaine d'après je m'en fus à l'audience ;

Vous savez bien pourquoi, avec Gilbert Chez-Fayence.

Je vais trouver Guittard : Ah ! dis-je, mon ami,

Nous ne nous quitterons pas sans aller goûter le vin.

Guittard était témoin, on faisait quelque enquête ;

Quand il eut déposé nous fûmes chez la Malléte ;

Nous dinâmes fort bien pour mes cinquante sous :

Nous eûmes du bouilli, du ragoût, et encore des œufs.

Nous parlâmes de l'affaire en nous mettant à table,

Mais Guittard me dit qu'elle était immanquable,

Et qu'il me le dirait quand le temps serait venu,

Mais que pour le moment cela lui était défendu.

Venez-vous-en, dit-il, avec votre camarade,

Le matin du tirage, après votre lever.

En partant de chez vous, vous vous signerez trois fois

De la main gauche, en disant : *Arabararaco*.

» Chacun, sous le bras droit, pourtarez votre veste,
 » Vendrez va l'Ourchiva, peuz farens be la resta. »
 Père, vegeaz zouti, vous cherez be content.

PIERRE (*après un long soupir*).

Ah! ah! cou est donc chaba, mei s'en nâva be temps;
 De l'emproumei digias *que tiu me fayaz rire*;
 Me faraz mâ purâ, *tiu me saubras dire*.
 Cou chiya be diable are d'avî mangea ton cas,
 Tiu zo zas bien voudiu, mei you t'en blâme pas;
 Ma, malheïroux que seis, tiu damnaz ta paubra âme,
 Quet *rabararaco* te foutra dins la flamma;
 Laisse-me tout acou, recommanda-te au bon Diou,
 Prejea de ton coûta, mei prejarai do miou.

JEAN (*s'en allant*).

Las priéras dos cops n'empêchont pas de pleore,
 Quand le vi zest tira, dizont que le faut beore.

(*Pierre pleure.*)

(*Jean chante.*)

Chacun sous le bras droit vous porterez votre veste,
 Vous viendrez à Orcival, puis nous ferons le reste.
 Père, voilà tout, vous serez bien content.

PIERRE. Ah! ah! c'est donc fini! et il s'en allait temps;
 Au commencement tu me disais que tu me ferais rire,
 Tu ne me feras que pleurer, tu sauras me le dire.
 Ce serait peu de chose d'avoir mangé ton argent,
 Tu l'as bien voulu, et je ne t'en blâme pas;
 Mais, malheureux que tu es! tu damnes ta pauvre âme,
 Ce *rabararaco* te jettera dans la flamme.
 Laisse-moi tout cela, recommande-toi au bon Dieu;
 Prie de ton côté, je prierai du mien.

JEAN. Les prières quelquefois n'empêchent pas de pleuvoir,
 Quand le vin est tiré, on dit qu'il faut le boire.

CONCLUSION.

Hora, que pensa-vous de toute coudati?
Le temps diot vous diurâ de n'en veire la fi.
Eh be, quand n'en venguet le beau jour do tirage,
Vegeaz ce que ribeit de tout quet tripotage:
Jouan archeit tout de co dins le liméro *treis*,
Et le paubre *Priétou* dins le liméro *seix*.

CONCLUSION.

Maintenant, que pensez-vous de tout cela?
Le temps doit vous durer d'en voir la fin.
Et bien ! quand arriva le beau jour du tirage,
Voici ce qu'il arriva de tout ce tripotage :
Jean frappa tout à coup dans le numéro trois,
Et le pauvre *Priestou* dans le numéro six.



NOTES.

- (1) C'est-à-dire, tira le dernier numéro.
- (2) Il s'agit de l'Auteur qui a fait tout ce qui dépendait de lui pour démasquer ces jongleurs.
- (3) Gros boudins faits avec du sang de mouton et des herbes.
- (4) *Mouregea*, maladie particulière aux bêtes à laine ; elle se manifeste aux maseaux par des pustules qui, étant desséchées, forment une croûte noire.
- (5) Auzance passe pour être le pays le plus fécond en sorciers.

FIN.

6-

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF